

L'ANTRE DU CRIME

PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

Première Partie : LES DEUX BANDITS.

I

L'un des derniers jours du mois de mai 1879, vers une heure de l'après-midi, un landau noir, avec filets et rechampis blancs, attelé de deux grands carrossiers bai-bruns, anglo-normands, qui pouvaient valoir à peu près cinq cents louis, traversait la place du Carrousel, la rue de Rivoli, gagnait la rue de Richelieu, et venait s'arrêter, près du square Louvois, en face de l'entrée provisoire de la Bibliothèque nationale.

La bouclerie des harnais disparaissait sous les enveloppes de cuir vernis, aux *frontails* des chevaux se voyaient des pompons de crêpe noir.

Le cocher et le valet de pied assis l'un à côté de l'autre sur le siège portaient le grand deuil.

Un seul point brillant attirait le regard au milieu de tout ce noir, c'était l'écusson peint au milieu des panneaux et surmonté de la couronne comtale aux neuf perles.

Au moment où le landau stoppait, le valet de pied sauta vivement à terre, vint ouvrir la portière et étendit sa main gantée pour aider son maître à descendre.

Ce maître, un vieillard vêtu de deuil comme ses domestiques et dont les cheveux soyeux, d'une blancheur de neige, encadraient le visage pâle, descendit de la voiture en s'appuyant sur la main tendue.

Il paraissait avoir près de quatre-vingts ans, quoiqu'en réalité il en eût soixante-cinq ou soixante-six au plus, mais sa figure aristocratique, creusée de rides profondes, portait l'empreinte des souffrances qui, longtemps avant l'âge, avaient courbé sa haute taille et voûté ses larges épaules.

L'ensemble de la physionomie offrait une expression de navrante tristesse.

Lorsque le trottoir fut traversé et la porte d'entrée franchie, le valet de pied demanda :

— Dois-je accompagner monsieur le comte ?

— C'est inutile, répondit le maître, remontez sur le siège et dites à Etienne d'aller promener les chevaux aux Champs-Élysées...

— A quelle heure faudra-t-il venir reprendre monsieur le comte ?

— A trois heures.

Le comte traversa le vestibule, obliqua vers la gauche, descendit quelques marches conduisant à une galerie vitrés dans laquelle il s'engagea, galerie aboutissant à une large baie au-dessus de laquelle se lisaient, au milieu d'un cartouche et tracés en lettres-grisaille figurant la sculpture, ces mots :

SALLE DE TRAVAIL

Il poussa le battant d'une porte massive, franchit le seuil et se trouva en face d'un petit bureau derrière lequel siégeait l'employé de la Bibliothèque chargé de constater l'identité des visiteurs sur la présentation de leur carte, et de distribuer les bulletins personnels de travail.

Le vieillard écrivit donc dans la première case :

" Comte Philippe de Thonnerieux."

Dans la seconde :

" Rue de Vaugirard, numéro 62."

Dans la troisième, après s'être retourné pour consulter le chiffre tracé au dossier de son banc :

" Compartiment 216."

On connaissait M. de Thonnerieux à la Bibliothèque, car les employés le saluèrent avec un respect manifeste, et l'un d'eux lui demanda :

— Comment vous portez-vous, monsieur le comte ?

Le vieillard hocha la tête et répondit d'un ton mélancolique :

— Bien doucement...

— Peut-être travaillez-vous trop ?...

— Ce n'est pas cela...

— Qu'est-ce donc alors ? Vous ne semblez pas malade...

— Aussi, ne le suis-je point, mais l'âge arrive... les années succèdent aux années, et les forces s'en vont...

— Il y a longtemps que nous n'avions eu le plaisir de vous voir...

— Trois mois à peu près...

— Quel ouvrage allons-nous avoir l'honneur de mettre à votre disposition ?

— Je ne suis pas absolument fixé... Mes recherches peuvent avoir différents objets... Veuillez me confier le dernier volume paru du catalogue Brunet...

— Le voici.

Et le sous-bibliothécaire remit un livre assez volumineux au comte qui le prit et retourna s'asseoir à la place portant le numéro 216.

Quand il se fut éloigné, un jeune homme, nouvellement admis parmi les conservateurs de la Bibliothèque, posa cette question à son collègue :

— Quel est ce vieux monsieur ?

— Le comte de Thonnerieux.

— Ah !

— Ce nom ne vous dit rien ?

— Rien absolument.

— C'est pourtant celui d'un fort grand seigneur et d'un homme très riche... M. de Thonnerieux possède un joli nombre de millions...

— Sapristi ! Mais il est bien cassé ? On lui donnerait cent ans.

— Je doute qu'il en ait plus de soixante-quatre ou de soixante-cinq.

— Sont-ce des excès de travail qui le mettent dans cet état, ou fait-il la fête ?

— Ce n'est ni le travail ni les plaisirs qui l'ont ainsi prématurément vieilli...

— Qu'est-ce donc ?

— Ce sont les chagrins.

— Des chagrins de quelle nature ?

— Il a perdu successivement sa femme qu'il adorait et sa fille unique en qui il avait concentré toutes ses affections. Avant ces deux catastrophes, séparées seulement par un court intervalle, il avait conservé, sinon l'aspect d'un homme jeune, du moins celui d'un homme dans toute la force de l'âge. Deux ans à peine se sont écoulés depuis la mort de sa fille, et vous venez de voir ce qu'il est devenu. En deux années, il a vieilli de trente.

— Voilà qui ne doit pas être précisément désagréable à ses héritiers.

— Ses héritiers ? Il n'en a point.

— Allons donc !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire... ni proches, ni éloignés...

— Sans héritiers et millionnaire !... Bigre !

Sept ou huit minutes s'écoulèrent, puis un garçon de la Bibliothèque lui apporta le volume désigné et le déposa sur le pupitre, à la place du catalogue qu'il reprit.

Sans doute, il avait été fort peu lu, car la dorure des tranches n'offrait point ces fêtrissures qui résultent du contact souvent répété des doigts tournant les feuillets.

Le vieillard ouvrit à la première page qui portait ce titre :

LE TESTAMENT ROUGE

MÉMOIRES DU SIEUR DE LAFRÉMAS

II

M. de Thonnerieux feuilleta le petit volume que Victor Hugo connaissait certainement quand il écrivit *Marion Deslorme*, s'arrêta à la vingtième page, qu'il remarqua en se servant